

Les grands courants philosophiques

Idéalisme : Il s'agit d'une doctrine philosophique qui nie l'existence du monde extérieur, et réduit celui-ci aux représentations de la subjectivité. Autrement dit, les idéalistes pensent que le monde n'existe pas sans sujet pour le penser. Les idéalistes considèrent que le vrai monde, le monde réel, est celui des Idées ; le monde intelligible. Ils l'opposent au monde sensible, qui est celui de l'ignorance et de l'illusion. L'**idéalisme** est une doctrine qui accorde un rôle prépondérant aux **idées** et pour laquelle il n'y a **pas de réalité indépendamment de la pensée**. Le monde réel n'existe qu'à travers les idées et les états de conscience. Le monde et même l'être se réduisent donc aux **représentations** que nous en avons.

Pour **Platon** (427-347 avant JC), le monde des Idées constitue la vraie réalité. **Descartes** (1596-1650) qui peut être considéré comme un idéaliste, considère que c'est l'esprit de l'homme qui est sa véritable nature et non son corps. Le principe de l'idéalisme absolu a été résumé par l'évêque et philosophe irlandais **George Berkeley** (1685-1753) : "Être, c'est être perçu". L'idéalisme connaît son apogée avec les philosophes allemands **Kant** (1724-1804), **Fichte** (1762-1814) et **Hegel** (1770-1831).

« ce qui est rationnel est effectif, et ce qui est effectif est rationnel » (Préface des *Principes de la philosophie du droit*). Hegel

L'idéalisme est la philosophie selon laquelle il n'existe pas de réalité en soi indépendamment du sujet qui se la représente. Pour un idéaliste, on ne peut pas dire que Neptune et l'uranium *existaient* avant leurs découvertes. Pour un idéaliste, la réalité doit être littéralement *inventée* – à la manière dont on dit d'un trésor qui est découvert qu'il est *inventé*. À la limite, pour un idéaliste conséquent, les chaises et les tables d'une salle de réunion disparaissent dès que la dernière conscience (même légèrement endormie) quitte la salle : plus personne pour se les représenter, donc plus personne pour les faire exister !

Cela dit, les termes d'« idéalisme » et de « réalisme » ont un autre sens dans la langue courante : un sens moral, pratique. Un réaliste est celui qui ne veut croire qu'aux choses immédiates de la vie quotidienne – l'intérêt, l'envie, l'argent, la nourriture... Un idéaliste est, à l'inverse, celui qui croit aux grandes valeurs : l'Amour avec un grand A (le réaliste serait plutôt du côté du petit a), la Justice avec un grand J, la Liberté avec de grandes ailes... Selon ce second sens, Platon est un idéaliste : pour lui, le Bien est une réalité, et pas une illusion naïve, la Vérité existe. Seulement, selon le premier sens, qui est proprement celui de la philosophie, Platon est un réaliste : **l'Idée est éternelle (elle échappe au temps), objective (elle est indépendante des « idées » que l'on s'en fait), transcendante (elle surpasse infiniment le plan de la nature sensible)**. Si nous écrivons avec une majuscule « l'Idée » (et non « l'idée »), c'est pour marquer cette transcendance. Nous avons des idées mais nous contemplons des Idées – à la manière dont justement nous contemplons les étoiles du ciel visible.

Plus tard, les auteurs chrétiens et musulmans n'auront pas trop de mal à acclimater une telle philosophie à leurs convictions monothéistes. Certains iront même jusqu'à assimiler le Bien de Platon au Dieu créateur de l'univers. Voyons par exemple comment la philosophie de Berkeley peut être liée au christianisme :

La philosophie de Berkeley constitue le plus radical des idéalismes : être, c'est être perçu (*esse est percipi* en latin). Elle repose sur une théorie particulière de la vision : contrairement à ce que

soutiennent les philosophes et l'opinion commune, ce n'est pas le monde extérieur que nous percevons lorsque nous ouvrons les yeux. Nous ne voyons ni les grandeurs, ni les distances, ni les déplacements. Notre perception n'est pas un contact avec le monde matériel mais une traduction analogue à celle que nous opérons lorsque nous comprenons la signification d'un énoncé : nous voyons un rocher avec sa grandeur et sa distance au même sens que nous l'entendons lorsque son nom vient frapper nos oreilles. Ce constat entraîne un renversement radical : le réel n'est pas la chose mais l'idée perçue dans la perception même. La matière n'est pas une substance, mais un mot.

Berkeley récuse la distinction que Locke avait reprise du philosophe et chimiste Boyle entre les qualités premières appartenant à la chose et les qualités secondes venant du sujet percevant. Il n'y a pas de qualité première, objective, de la matière (Descartes citait l'étendue, Leibniz l'impenétrabilité, d'autres la solidité, etc.). Toutes les qualités que nous lui attribuons viennent de nous, selon Berkeley. Quand j'entends passer dans la rue une voiture, dit le philosophe évêque, ce n'est pas une voiture que j'entends mais un son. C'est à partir d'un son que je déduis dans mon esprit que j'entends une voiture. De même, lorsque je lis un livre qui me parle de Dieu, ce n'est pas Dieu que je vois mais les taches noires qui représentent des mots.

Au bout de son argumentation, Berkeley n'est plus très éloigné de Malebranche : la perception est l'effet que produit sur l'esprit un autre esprit qui n'est autre que Dieu. Le monde est un ensemble de signes que Dieu envoie aux hommes.

Empirisme : Doctrine selon laquelle toute connaissance découle de l'expérience. L'empirisme s'oppose au **rationalisme** et à la théorie des **idées innées** dans notre esprit (innéisme), en particulier le rationalisme qui considère que nous disposerions de connaissance, idées ou principes *a priori*. Il s'oppose également à des idéalismes, bâtisseurs de système de pensées. Les empiristes ne nient pas que la raison puisse jouer un rôle dans le processus de la connaissance. Ils refusent seulement l'idée qu'il puisse y avoir des connaissances purement rationnelles ou *a priori*, et ils mettent l'accent sur la méthode expérimentale. Il se méfie des théories et des argumentations, pour n'accepter que ce qui est réel. Par extension, on appelle "empirisme" toute méthode qui prétend ne s'appuyer que sur l'expérience, sur les données, sans recourir au raisonnement ou à la théorie. Dans la vie courante l'empirisme est une manière de se comporter en tenant compte principalement des circonstances et sans principes prédéterminés.

Les empiristes répondent à deux questions : 1) quelle est l'origine de la connaissance ?, et 2) qu'est-ce qui valide une théorie ? À la question de l'origine de la connaissance, Hume répond que toutes les idées que contient l'esprit humain sont des copies de sensations originelles. L'impression immédiate est première dans le processus de connaissance, puis viennent l'imagination et le souvenir. L'imagination consiste en l'anticipation d'une perception. Néanmoins, l'esprit humain ne peut anticiper que des perceptions qu'il connaît déjà. Quant au souvenir, il consiste en la remémoration d'une perception passée, déjà vécue. Là encore, la sensation est première. Hume expose ainsi deux arguments pour justifier cette conception : 1) Il n'existe pas d'idée dans l'esprit humain qu'on ne puisse ramener à une sensation qui en est à l'origine ; 2) Un aveugle ne peut pas concevoir les couleurs. A la question de validation d'une théorie, Tout discours, qu'il soit scientifique ou philosophique, et quel que soit son degré de complexité, doit toujours pouvoir être ramené à un fait brut, une expérience pure, un objet singulier et immédiat de la sensation. Si ce n'est pas le cas, alors ce discours est tout simplement vide, c'est une fiction dépourvue de sens.

Francis Bacon (1561-1626), **John Locke** (1632-1704) et **David Hume** (1711-1776) étaient des philosophes empiristes.

L'empirisme est nominaliste

Pour l'empirisme, il n'y a que des choses singulières : le triangle prétendument universel, écrit Berkeley, n'est qu'un triangle particulier que l'on envisage comme le représentant des autres triangles possibles. Pour l'empirisme, l'idée générale n'est pas à l'origine mais à la fin de la pensée. L'esprit commence toujours par des sensations singulières, par des idées particulières. Ce n'est qu'ensuite, grâce en partie au langage, qu'il peut s'élever jusqu'aux idées générales. Seulement, il arrive en philosophie que la prudence extrême finisse en imprudence. Ainsi Locke, Berkeley et les disciples de Gassendi récusèrent comme dépourvu de sens le calcul infinitésimal sous prétexte qu'on ne saurait faire l'expérience ni avoir la moindre perception de l'infiniment petit.

L'empirisme est subjectiviste

En déplaçant la question fondamentale de la philosophie de l'être des choses au sujet humain, l'empirisme annonça à bien des égards le criticisme de Kant et la phénoménologie. Les problèmes ne sont plus tant ceux de l'être et de la vérité que : qu'est-ce que connaître ? Qu'est-ce que croire ? Comment connaissons-nous ?

L'empirisme est relativiste

Si tout ce qui est connu, cru, pensé dérive de l'expérience, alors les idées, les croyances et les connaissances varient selon les circonstances. La relativisation des facultés humaines conduit logiquement les empiristes à combler l'abîme que les rationalistes avaient creusé entre les hommes et les animaux : pour Hume, par exemple, les animaux possèdent la raison tout comme les hommes et Condillac écrit un *Traité des animaux* où il montre que les qualités que nous attribuons à l'homme en tant que déterminations de sa nature sont aussi possédées par les animaux, quoique dans une moindre mesure.

L'empirisme est émotiviste

L'émotivisme est la conception selon laquelle les valeurs morales dérivent d'émotions de base comme la joie (qui nous fait approuver certaines actions) et la peine (qui nous fait désapprouver certaines autres actions). Lorsque l'empirisme tend vers le matérialisme, les idées de bien et de mal sont pensées comme dérivant des expériences du plaisir et de la douleur. La sympathie est,

chez les philosophes anglais du XVIII^e siècle, l'analogie moral et politique de l'association des idées dans le champ de la pensée. De même que l'association des idées a été jugée nécessaire pour penser le lien d'idées d'abord considérées comme isolées, la sympathie a été jugée nécessaire pour penser le lien d'individus d'abord considérés comme isolés. Hume pensait que la sympathie est universelle. Ainsi l'empirisme ne débouche-t-il pas nécessairement sur un individualisme radical.

Rationalisme : Théorie qui affirme que l'esprit humain possède des principes ou des connaissances a priori, indépendants de l'expérience. Philosophie selon laquelle il existe une réalité objective (le monde) que la raison humaine peut connaître. – L'être humain a grâce à sa raison la possibilité de maîtriser ses désirs. Le rationalisme est une philosophie optimiste tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. Le rationalisme est aussi une attitude de l'esprit qui n'accorde de valeur ou de confiance qu'au raisonnement. Une autre forme du rationalisme philosophique considère que toute connaissance certaine découle de **principes a priori, universels et nécessaires**. Cette doctrine s'oppose à l'empirisme. Par extension, le rationalisme est un mode de pensée selon lequel tout ce qui existe a une explication rationnelle et peut être décrit par la raison humaine. Il prône donc l'usage de la raison dans toutes les activités de connaissance. En **théologie**, le rationalisme est une doctrine qui considère que c'est à la lumière de la raison que les dogmes de la foi doivent être reçus. Il s'oppose au fidéisme.

Les grands philosophes de l'âge classique (Descartes, Spinoza, Leibniz) ont été des rationalistes.



René Descartes (1596-1650) est un mathématicien, physicien et philosophe français. Plus qu'un penseur scientifique, il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne. Pour lui, la sagesse, c'est une question de bon sens, la faculté de penser clairement et distinctement. « **Je pense donc je suis** » signifie que j'existe par l'exercice de ma **Raison**.

Les ennemis de la Raison, ce sont le délire, la folie, l'imagination et surtout les cinq **sens**, toujours changeants, jamais certains. Ils sont **trompeurs** et induisent l'Homme en erreur.

Descartes décide de **douter de tout**, de faire table rase, pour développer un savoir exact, méthodique, rationnel et universel. Cette nouvelle connaissance, scientifique, permet de développer la technique et d'affirmer la supériorité de l'Homme sur la nature.

Descartes est le digne représentant du rationalisme moderne mais il est loin d'être le seul. Bien avant lui, Platon distinguait le monde sensible, mensonger, du monde des Idées vraies, éternelles et... mathématiques. Hegel, plus tard, dira : « le réel est rationnel et le rationnel est réel », faisant de la raison la seule réalité digne d'intérêt.

Positivisme : Le principe du positivisme est de réfuter à l'homme tout sens métaphysique, s'attachant ainsi aux sciences objectives, à la recherche de lois. Le père du positivisme est Auguste Comte.

L'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but ; tel est le caractère fondamental du régime définitif que le positivisme vient inaugurer.

Auguste Comte

Dans sa jeunesse, Auguste Comte a été le secrétaire du comte Claude-Henri de Saint-Simon, fondateur d'un important courant de pensée, le saint-simonisme, qui a fait sentir son influence sur tout le XIXe siècle et au-delà. Le saint-simonisme prône le pouvoir scientifique (les savants doivent remplacer la noblesse d'État), le développement technique et la réforme sociale (le saint-simonisme est une forme de socialisme modéré). C'est le saint-simonisme qui a forgé le terme de positivisme qu'Auguste Comte reprend à son auguste compte. « Positif » signifie « réel » par opposition à « imaginaire », et « utile » par opposition à « oiseux ». Le positivisme rejette les prétentions de la métaphysique et de la religion à dire la vérité des choses : c'est un point commun fort qu'il a avec le criticisme kantien. Le positivisme assigne à la philosophie une tâche nouvelle : celle d'établir le système du savoir et de faire triompher l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail. Auguste Comte pense que la science se perd dans la spécialité extrême.

La recherche des causes est, pour Auguste Comte, vouée à l'échec. Avec elle on n'en a jamais fini (puisqu'il y a toujours une cause de la cause, puis une cause de la cause de la cause, etc.) et avec elle l'esprit tombe dans les fictions religieuses. Mieux vaut par conséquent s'en tenir à l'établissement des lois qui traduisent les relations constantes entre les phénomènes. La démarche de Newton qui a établi sa loi de la gravitation tout en s'interdisant de se prononcer sur la nature de ce phénomène ou sur son origine (« je ne forge pas d'hypothèses ») est présentée comme exemplaire par Auguste Comte. L'infini et l'universel sont, aux yeux du fondateur du positivisme, des notions dont l'esprit positif doit se débarrasser. Aucune loi n'est universelle : celle de Newton ne concerne que le système solaire, et rien ne dit qu'elle est valide au delà.

L'intelligence humaine, dit Auguste Comte, passe successivement par trois états :

_L'état théologique ou fictif ;

_L'état métaphysique ou abstrait ;

_L'état scientifique ou positif.

Dans l'état théologique, l'esprit explique les phénomènes par le pouvoir d'êtres divins : ainsi les Chinois pensaient-ils qu'en avalant le Soleil le dragon céleste provoquait une éclipse ; pour les Grecs, c'est Zeus qui fait rouler le tonnerre ; chez les Juifs, Yahvé a d'abord été un dieu de l'orage, etc.

Dans l'état métaphysique, l'esprit remplace les êtres surnaturels par des entités abstraites comme l'Être, la Nature. Ces idées ne fournissent aucune connaissance, elles ne font pas progresser le savoir, elles ont malgré tout, aux yeux d'Auguste Comte, une utilité dans la mesure où elles préparent l'esprit à l'accès à l'âge positif, en le débarrassant des croyances religieuses.

Dans l'état positif, enfin, les phénomènes sont dûment observés et décrits. La loi d'abord hypothétique puis vérifiée par l'observation et l'expérience remplace l'illusoire recherche des causes.

Cette succession des trois états concerne aussi bien l'intelligence individuelle que l'intelligence collective. L'imaginaire de l'enfant comme celui des peuples anciens ou restés sauvages assigne par exemple des causes magiques, surnaturelles aux phénomènes de la nature. Auguste Comte a été pour beaucoup dans cette analogie – qui a fini par révéler sa nature de préjugé européocentrique – entre l'esprit de l'enfant et celui du primitif. Si les trois états se suivent dans un ordre chronologique, ils peuvent aussi coexister, aussi bien chez l'individu que dans l'Histoire.

Stoïcisme : Le stoïcisme est à la fois une théorie de l'univers et une morale. Avec les stoïciens, la philosophie prend conscience d'elle-même comme d'un système, par cette tripartition de la logique, de la physique et de l'éthique. La sagesse stoïcienne se définit comme une connaissance du Cosmos. Le stoïcisme considère que l'univers matériel est de nature divine et rationnelle... Les êtres sont les étincelles d'une sorte de feu universel ... La morale (l'éthique) stoïcienne consiste à se conformer à cet ordre universel : la sagesse et le bonheur sont définis comme absence de passion (apathie). Le stoïcisme est donc sur le plan moral, une sorte de fatalisme. Le stoïcisme renvoie à l'idée d'un effort réalisé sur soi, d'une maîtrise de soi, même dans la souffrance. L'idée morale du stoïcisme est la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Ne dépend pas de nous tout ce qui nous arrive de l'extérieur : l'état de notre corps (maladies, douleurs, mort, notre situation sociale, dépendent de nous nos représentations, nos pensées.. c'est par elles que nous pouvons atteindre le bonheur (comme absence de douleur) et la liberté.

Le stoïcisme est le nom générique donné à une école philosophique dont la durée d'existence couvre une bonne part de l'Antiquité gréco-romaine, depuis le IV^e siècle av. J.-C., date de sa fondation, jusqu'au VI^e siècle, date à laquelle l'empereur de Byzance, pris d'un accès de bigoterie chrétienne, ferme les écoles philosophiques d'Athènes.

Les historiens distinguent trois stoïcismes : le stoïcisme ancien, celui des fondateurs (Zénon de Citium, Cléanthe, Chrysippe), le stoïcisme moyen (Panétios, Posidonios), marqué par un certain éclectisme (on y retrouve des thèmes platoniciens, aristotéliens et épicuriens) et le nouveau stoïcisme ou stoïcisme impérial (Épictète, Sénèque, Marc Aurèle).

Les grandes idées du stoïcisme nous sont connues indirectement : les oeuvres du stoïcisme ancien ont été perdues (ne subsistent que des fragments), les œuvres d'Épictète, de Sénèque et de Marc Aurèle ont en revanche été épargnées par les hasards de l'Histoire, mais leur inflexion exclusivement éthique ne donne pas une image juste du caractère total de cette grande philosophie. Le terme « stoïcisme » vient d'un mot grec signifiant « portique » parce que Zénon de Citium, le fondateur de l'école, enseignait sous un portique. On dit le Portique pour désigner l'école stoïcienne.

À la différence de la logique aristotélicienne fondée sur les termes qui correspondent à une vision réaliste de la métaphysique (quand je dis que Socrate est en prison, je désigne un être situé dans un lieu objectif), la logique stoïcienne prend appui sur une métaphysique du changement, d'où le rôle central dévolu à la proposition.

Toute proposition est faite de trois éléments :

_La parole (qui est un son) ;

_La chose signifiée (le référent) ;

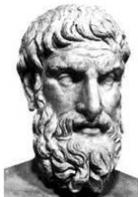
_L'exprimable, c'est-à-dire le contenu de pensée induit par la parole.

Alors que la parole et la chose sont des corps (des réalités physiques), l'exprimable est un incorporel. Seul l'exprimable peut être qualifié de vrai ou de faux. Un mot n'est ni vrai ni faux,

une chose non plus. Les stoïciens ont été les premiers à dégager clairement les termes de cette tripartition

Voir la philosophie de Cicéron, Epictète, Marc-Aurèle, Sénèque, Zénon

Epicurisme : le bonheur réside dans le plaisir. Mais attention : Le plus grand plaisir pour Epicure, c'est la tranquillité de l'âme. Pour l'atteindre il faut savoir différencier les besoins naturels et les nécessaires (boire, manger, dormir, échanger intellectuellement). – Les besoins naturels et les non nécessaires (la sexualité) on peut les satisfaire avec modération. -Les non naturels et les non nécessaires (comme la gloire ou l'argent) il faut s'en abstenir absolument.



Épicure (341-270 avant J.-C.) est un philosophe grec. Il est le fondateur, en 301 av. J.-C., de l'Epicurisme. Sa philosophie prône le contentement et le bonheur stable. Sa doctrine peut se résumer en 4 « remèdes »: « Les dieux ne sont pas à craindre, la mort ne donne pas de souci et tandis que le bien est facile à obtenir, le mal est facile à supporter ».

L'épicurien, au sens d'aujourd'hui, est un bon vivant profitant de tous les bienfaits de la vie sans trop se soucier du lendemain ou du qu'en dira-t-on. Pourtant, pour Epicure, il ne faut pas courir après les plaisirs aveuglément. Il existe des **plaisirs essentiels et naturels**, comme un bon petit repas pour un ventre creux, qui contente le corps et apaise l'esprit, comme il existe des **plaisirs artificiels et superficiels** qui abiment le corps et excitent vainement l'esprit, comme la gloire.

On aura compris que pour Epicure, il faut chercher les premiers tout en prenant bien soin d'éviter les autres. Tout est dans la bonne mesure. A consommer avec **modération** serait l'adage contemporain de ce philosophe antique.

Car le meilleur moyen de profiter de la vie, c'est surtout de **souffrir le moins possible**. Epicure aime le bon vin mais déteste la gueule de bois, alors il préfère s'arrêter avant le verre de trop. Il déguste avec sagesse !

Structuralisme : « Courant de pensée des années 1960, visant à privilégier d'une part la totalité par rapport à l'individu, d'autre part la synchronicité des faits plutôt que leur évolution, et enfin les relations qui unissent ces faits plutôt que les faits eux-mêmes dans leur caractère hétérogène et anecdotique ». Il existe, pour le structuralisme, des structures pour toutes les activités sociales, permettant de les expliquer. Il faut donc dépasser les faits empiriques. On distingue un holisme ontologique et un holisme méthodologique. Selon l'holisme ontologique, le tout précède réellement les parties ou bien en détermine la nature et les fonctions. C'est la structure du tout qui détermine la place et le sens de ses éléments. Selon l'holisme méthodologique, il convient de connaître le tout pour connaître les parties : c'est le tout qui donne la clé des éléments.

Le linguiste Ferdinand de Saussure est considéré comme l'initiateur de ce qui sera plus tard appelé structuralisme et qui sera une conception et une méthode fédératrices de la plupart des sciences humaines. Une structure est une charpente (le mot vient de l'architecture), un plan, une ossature. Elle est caractérisée par sa stabilité et par le fait que les éléments qui la constituent sont dépendants les uns des autres. Le structuralisme en tant que méthode privilégie l'agencement interne des éléments aux dépens de leur histoire. Ferdinand de Saussure compare la linguistique structurale (qu'il veut promouvoir) au jeu d'échecs. On peut comprendre l'état actuel d'une partie d'échecs en cours sans connaître le détail des coups joués depuis le commencement : il suffit pour cela de connaître les règles du jeu. En revanche, l'observateur qui arriverait en cours d'une partie de bridge serait incapable de la suivre, car l'état présent du jeu dépend de tous les plis qui ont été faits depuis le début.

Pour Ferdinand de Saussure, l'étude scientifique du langage doit privilégier le point de vue synchronique (celui des relations structurales, les échecs) aux dépens du point de vue diachronique (celui des évolutions, le bridge) : ainsi la fonction du mot « père » en français tient-elle à la relation qu'il peut avoir avec les mots « mère », « homme » et « enfant » et non du fait qu'il dérive du latin *pater*.

Dans les sciences humaines, la structure est une réalité objective contraignante sur laquelle la conscience du sujet n'a pas de prise. La méthode scientifique globalisante (holiste) s'étend cependant de façon large en sociologie avec Auguste Comte puis Emile Durkheim, en ethnologie avec Marcel Mauss. Lévi-Strauss va considérablement populariser le paradigme structuraliste dans sa discipline, l'ethnologie, notamment en étudiant les structures complexes de la parenté et en cherchant à expliquer la société et ses manifestations comme un tout doté d'une cohérence interne auto-régulée, échappant à la conscience des individus. Ces auteurs affirment leur ambition de traiter chaque phénomène collectif comme un tout non réductible à la somme de ses parties et doué de propriétés autonomes que ne possèdent pas les parties : un « fait social total » pour Durkheim (par exemple dans *Le Suicide*) et Mauss (*Essai sur le don*). Cette méthode holiste a un impact également en psychologie, avec le développement de la *psychologie de la forme* ou *gestaltisme* (de l'allemand, *Gestaltpsychologie*) Selon cette théorie, les processus de la perception et de la représentation mentale traitent spontanément les phénomènes comme des ensembles structurés (les formes) et non comme une simple addition ou juxtaposition d'éléments. En lien avec la phénoménologie Husserlienne, le gestaltisme utilise les postulats suivants:

- le monde et les processus perceptifs neurophysiologiques sont isomorphes, c'est-à-dire structurés de la même façon;
- il n'existe pas de perception isolée, toute perception étant d'emblée structurée;
- la perception consiste en une distinction de la figure sur le fond: le tout est perçu avant les parties qui le forment;
- la structuration des formes ne se fait pas au hasard, mais selon certaines lois dites « naturelles » et qui s'imposent au sujet lorsqu'il perçoit.

Le structuralisme s'oppose à l'**individualisme méthodologique**. L'individualisme, héritier du nominalisme, considère que seuls les éléments ont une existence réelle, les ensembles ne sont que des mots commodes qui en aucun cas ne peuvent jouer un rôle explicatif. Ainsi, les phénomènes collectifs peuvent (et *doivent*) être décrits et expliqués à partir des propriétés et des actions des individus et de leurs interactions mutuelles (approche ascendante).

« L'individualisme méthodologique est la doctrine tout à fait inattaquable selon laquelle nous devons réduire tous les phénomènes collectifs aux actions, interactions, buts, espoirs et pensées des individus et aux traditions créées et préservées par les individus » (Karl Popper, *Misère de l'historicisme*)

Phénoménologie : Etude descriptive d'un ensemble de phénomènes. Le terme signifie étude des « phénomènes », c'est-à-dire de cela qui apparaît à la conscience, de cela qui est donné. Il s'agit d'explorer ce donné, « la chose même » que l'on aperçoit, à laquelle on pense, de laquelle on parle, en évitant de forger des hypothèses, aussi bien sur le rapport qui lie le phénomène avec l'être de qui il est phénomène, que sur le rapport qui l'unit avec le « Je » pour qui il est phénomène. Il ne faut pas sortir du morceau de cire pour faire une philosophie de la substance étendue (voir ci-dessous, dans la méthode phénoménologique), ni pour faire une philosophie de l'espace (Merleau Ponty), forme a priori de la sensibilité, il faut rester au morceau de cire lui-même, sans présupposé, le décrire seulement tel qu'il se donne.

Penser la vie telle qu'elle se comprend elle-même, telle est la tâche de la phénoménologie au début du xx^e siècle. Pour Husserl, la phénoménologie est une méthode philosophique qui se propose, par la description des choses elles-mêmes, en dehors de toute construction conceptuelle, de découvrir les structures transcendantes de la conscience (idéalisme transcendantal) et les essences. Le phénomène se distingue de l'objet dans la mesure où son être coïncide avec son apparaître : c'est donc la manière dont il est constitué par la conscience qui, selon Husserl, détermine son sens. Penser en direction des « choses mêmes » revient à mettre en suspens notre croyance dans la réalité du monde pour porter le regard vers l'apparaître des phénomènes et celui des vécus. Il n'y a rien de plus dans le phénomène que ce qui y apparaît : ni essence cachée ni loi scientifique ne rendent compte de la morphologie sensible du monde. Les phénoménologues affirment donc tous que la rationalité immanente à l'expérience est intraduisible dans les termes d'une théorie du concept ou d'une analyse du langage. Il existe une morphologie du monde à laquelle aucune méthode empruntée aux sciences positives ne peut accéder.

L'intentionnalité

Husserl a tiré de Franz Brentano l'idée de l'intentionnalité de la conscience. Les phénoménologues pensent qu'il existe une attitude naturelle qui se caractérise par une forme de naïveté. Car, dans cette attitude, nous croyons n'être pour rien dans ce qu'est la réalité qui nous entoure. Or, nous sommes doués de conscience et d'intentionnalité. Dès lors, les choses sont visées et comme constituées par notre conscience. Elles ne sont pas données passivement à notre appréhension. C'est nous qui donnons sens à ce qui nous entoure, par des actes de notre conscience. C'est la thèse du primat de l'intentionnalité.

Toute conscience est conscience de quelque chose : cela signifie que la conscience n'est pas une chose, une substance, mais une activité, une dynamique. Brentano posait que l'intentionnalité constitue la marque spécifique de l'activité mentale : tous les phénomènes mentaux en sont pourvus tandis qu'aucun phénomène non mental n'en est accompagné (il n'y a pas d'intentionnalité chez le lièvre qui court ni dans le volcan qui entre en éruption). Comme

il n'y a pas de phénomènes sans conscience, les phénomènes ne sont donc pas à l'unique représentation. La perception est déjà une interprétation, le comportement, déjà une stratégie. Ils sont (pour reprendre une expression de Heidegger) configureurs de monde.

La méthodologie phénoménologique

Si la phénoménologie doit devenir une science rigoureuse, elle ne saurait se contenter des descriptions empiriques (telle est la tâche propre de la littérature) ni des catégories logiques.

Comment penser et connaître philosophiquement le monde tout en échappant aux contingences de la psychologie empirique et aux nécessités de la logique mathématique – tel est le difficile programme de la phénoménologie.

Pour réaliser ce programme, il convient d'opérer une double réduction. La *réduction eidétique* (*eidōs* en grec signifie forme, idée, espèce, essence) est le processus grâce auquel la conscience dépouille la chose de ses éléments empiriques (l'apparence singulière) afin de dégager l'essence. L'expérience du morceau de cire chez Descartes est une réduction eidétique. Ce morceau de cire comprend un certain nombre de qualités immédiatement repérables : il est froid, de couleur jaune, solide, il rend un son lorsqu'on le frappe, il a gardé une odeur de miel.

Dira-t-on que ces qualités constituent l'essence du morceau de cire ? Non, car que l'on chauffe celui-ci et toutes ces qualités disparaîtront pour faire place à d'autres : le froid est devenu chaud, le dur est devenu mou et même liquide, la couleur a changé, l'odeur a disparu. Il y a une chose en revanche, observe Descartes, qui a été conservée par-delà toutes ces transformations : la cire occupe toujours un certain fragment d'espace. Descartes en déduit que l'étendue est l'essence de la matière. La phénoménologie est définie comme une science des essences.

La *réduction phénoménologique* (Husserl utilise aussi le terme grec d'*épokhé* signifiant suspension de jugement) est plus radicale encore puisqu'elle met entre parenthèses le monde (sans douter le moins du monde de son existence à la manière sceptique) afin de dégager le sujet pur (c'est-à-dire non empirique) que Husserl nomme *ego transcendantal*. Par exemple, les lecteurs avides de revues psychologiques croient sincèrement que la psychologie décrit une réalité invisible au commun des mortels. De même nous croyons que l'astronomie décrit l'univers. Certains croient que Dieu existe puisqu'ils lui parlent et qu'ils ont appris qu'il est à l'origine du monde. La réduction phénoménologique va déconstruire ce rapport à la réalité, en revenant aux origines de ces conventions qui organisent et régulent notre vie et en modifiant leur sens préexistant, notre rapport au monde. La réduction phénoménologique mène à la prise de conscience de notre aliénation du concret réel, mais aussi à la solitude existentielle qu'accompagne cette conscience, puisqu'on se soustrait à ces illusions collectives, à ces conventions sociales.

Voir les philosophies de **Husserl**, Merleau-Ponty, **Sartre**, **Heidegger**

Quiconque veut vraiment devenir philosophe devra une fois dans sa vie se replier sur soi-même et, au-dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire.

Husserl

Matérialisme : La théorie matérialiste est une doctrine ontologique selon laquelle il n'existe pas d'autre substance que la matière. Il rejette en général l'existence de Dieu, de l'âme, de l'au-delà. La conscience ne serait qu'un phénomène second, à rattacher à la matière. L'esprit et les idées ne constituent pas une réalité indépendante, ils ne sont que des effets de la matière

Voir les philosophies d'Epicure ou de Marx

Existentialisme : L'existentialisme est un courant philosophique ainsi que littéraire qui postule que l'être humain forme l'essence de sa vie par ses propres actions, celles-ci n'étant pas prédéterminées par des doctrines théologiques, philosophiques ou morales. L'existentialisme considère chaque personne comme un être unique maître de ses actes, de son destin et des valeurs

qu'il décide d'adopter. L'existentialisme est donc une philosophie de l'homme (et non une philosophie des idées). C'est une philosophie de l'existence qui réfute l'antériorité de l'essence ; L'homme n'a pas une essence qui préexiste à lui. L'existentialisme considère l'homme comme une auto-production libre, seul dans un univers sans Dieu. La philosophie existentielle cherche la signification métaphysique de l'homme. Pour des existentialistes comme Sartre, l'existence suppose la conscience de soi. Seul l'homme existe, les choses sont (un chou-fleur ne se sait pas chou-fleur!). L'homme est "condamné à être libre" et donc est responsable.

L'existentialisme est une philosophie de la liberté : être libre, c'est assumer son acte comme étant le sien, comme étant une part essentielle et inaltérable de soi-même. C'est dans la ligne de cette pensée que Simone de Beauvoir, la compagne de toujours du philosophe, sa mémoire et sa critique vivantes, pourra écrire cette phrase exorbitante mais profondément juste et qui allait avoir des implications culturelles considérables : on ne naît pas femme, on le devient. Tous les ouvrages que Sartre a consacrés aux écrivains s'efforcent de répondre à cette question : comment Mallarmé est-il devenu Mallarmé, comment Genet est-il devenu Genet, comment Flaubert est-il devenu Flaubert ? Sartre a toujours reproché à la psychanalyse d'enfermer l'individu dans la prison des déterminations de son passé. C'est le projet fondamental qu'il se donne lui-même qui détermine l'existant humain et non le poids de son passé qu'il serait condamné à traîner toute sa vie.

La philosophie de Sartre n'est pas *contre* Dieu – ce qui eût été une autre façon de se déterminer par rapport à lui mais *sans* Dieu, ce qui représente la véritable définition de l'athéisme. C'est ce que signifie cette phrase passablement énigmatique : l'existence précède l'essence.

Voir les philosophies de **Kierkegaard, Sartre, Camus, Heidegger.**

Scepticisme : Le scepticisme est une position de refus. Refus de statuer sur l'existence des objets. Le jugement est suspendu, le doute permanent.

Aucune idée n'est jamais restée seule. Dès que l'une surgit, une autre, contraire, se dresse. Il n'y a rien d'incontestable ni d'irréfutable. Il n'y a pas de raison de se ranger derrière la pensée victorieuse : la force n'est pas un critère de vérité. Comment se retrouver dans un tohu-bohu d'idées qui s'entrechoquent ? Dans la guerre des théories, le sceptique se tient soigneusement à l'écart. Ne pas faire de différence entre ceci (appelé « bien » ou « vrai ») et cela (appelé « mal » et « faux »), voilà le mot d'ordre des sceptiques. Cet état d'indifférence est la définition même de leur sagesse. Il coïncide avec la tranquillité d'âme et d'esprit. En toutes circonstances, il convient d'opter pour une *suspension* de jugement (*épokhè*, en grec). Positivement, cette suspension sera assimilée à l'impartialité négative, elle sera dénoncée comme un signe de nihilisme. Avec le scepticisme, toute détermination est impossible – que l'on prenne la détermination au sens subjectif comme la capacité à se décider, ou au sens objectif comme la définition d'un terme ou d'une situation.

Le scepticisme n'est pas fondé à nier l'existence de la vérité. D'ailleurs, peut-il logiquement le faire ? Un sceptique conséquent devrait douter de tout au point de douter de son scepticisme même ! Car s'il ne le fait pas (et aucun sceptique ne l'a fait), alors il accepte implicitement cette vérité qu'il prétend anéantir. Dire en effet : « La vérité n'existe pas », c'est supposer, si l'on adhère à ce que l'on a dit, que ce que l'on dit est vrai : (la vérité est que) la vérité n'existe pas. L'énoncé de base du scepticisme serait ainsi logiquement impossible car son énonciation contredit son énoncé.

On connaît l'histoire de cet orateur qui faisait de longs discours pour essayer de prouver l'inutilité des longs discours, ou le livre intitulé *Mémoires d'un amnésique* – ce sont là des exemples de ce que les logiciens anglo-saxons ont appelé les contradictions performatives. En conclusion : le scepticisme, du moins le scepticisme absolu, est impossible, aussi impossible que le pessimisme absolu. Pascal faisait remarquer que le désespéré qui va se pendre n'a pas perdu tout espoir puisqu'il croit que son sort s'améliorera avec sa mort. La vérité est comme cela : on ne s'en débarrasse pas aussi facilement.

Cynisme : Le cynisme est avant tout une doctrine morale, qui consiste à rejeter les conventions sociales et morales communément admises. La vie cynique doit être fondée sur une vertu très ascétique.

Le terme de cynisme est très équivoque. Il recouvre au moins trois réalités. Il désigne d'abord une école philosophique grecque dont Diogène était le plus illustre représentant. Il désigne ensuite l'attitude des riches et des puissants du jour qui méprisent la loi commune et le peuple (qu'ils flattent à l'occasion) et qui bénéficient généralement, grâce à leur position de pouvoir et d'influence, de la plus parfaite impunité. Et puis, il y a un cynisme philosophique contemporain, aussi différent du cynisme philosophique ancien que du cynisme pratique, et que l'on pourrait appeler un « néocynisme ». Il maintient une position également critique vis-à-vis de l'ordre social et économique et vis-à-vis de la morale et du droit des bons sentiments.

« Cynique » vient d'un mot grec signifiant « chien ». Pourquoi le chien ? Il y a au moins trois explications différentes que les adeptes de cette philosophie revendiquaient :

_Les cyniques se réunissaient dans un gymnase dont le nom en grec signifiait « le chien agile » ;

_Ils avaient du chien la vigilance hargneuse, caressant ceux qui donnaient, aboyant contre ceux qui ne donnaient rien et mordant ceux qui étaient méchants ;

_Ils vivaient comme des chiens, libres de toute convention sociale, n'hésitant pas, par exemple, à déféquer en public.

Antisthène est le fondateur de l'école cynique mais c'est Diogène de Sinope qui en est le représentant le plus célèbre. Les philosophes classiques ont sévèrement jugé ces espèces de clochards provocateurs et impudiques. Diogène se moquait de tout et de tous. De Diogène, Platon disait qu'il était un Socrate devenu fou. On raconte qu'un jour Alexandre, le grand Alexandre, vint voir Diogène et lui proposa de lui donner tout ce qu'il désirerait. Il aurait eu pour toute réponse du philosophe clochard : « Ôte-toi de mon soleil ! » Un tonneau vide couché, faisant comme une espèce de grotte en bois, une niche de chien, tel était le domicile fixe de Diogène. L'autarcie, l'autosuffisance est un idéal partagé par de nombreux sages et philosophes de l'Antiquité. Se suffire à soi-même, ne pas dépendre des autres, même des plus riches et des plus puissants, surtout des plus riches et des plus puissants. Un jour, Diogène vit un enfant boire à une fontaine dans le creux de sa main. Il jeta alors son écuelle, se rendant compte qu'il avait encore du superflu avec lui.

Romantisme : Le romantisme n'est pas un courant philosophique et il constitue une nébuleuse, une constellation plutôt qu'un système de pensée. Mais des thèmes philosophiques récurrents le traversent et finissent par lui conférer une certaine unité. C'est une exaltation du sentiment de la nature. Les romantiques décrivent la nostalgie comme l'attitude authentique de la conscience humaine, et fondent la théorie de la nature comme médiatrice entre l'homme et la divinité, la nation comme source d'accès au religieux. Il s'agit aussi de réhabiliter les sentiments, la liberté.

Toute la génération romantique, Hegel compris, s'est déterminée par opposition à l'esprit des Lumières, et plus particulièrement par opposition à Kant. Kant avait fondé sa philosophie critique sur deux procédés : la détermination des limites et la détermination des dualités. Le romantisme voudra ignorer aussi bien les limites que les divisions

Le romantisme est un mouvement philosophique et artistique en protestation au rationalisme ambiant de l'époque. Non, décidément, **la Raison n'explique pas tout**. Les **sentiments**, les **passions**, la chair palpitante ont leur mot à dire dans la découverte et l'étude du Monde et de l'Homme. Le romantique affirme la toute puissance créatrice de l'imagination, la pertinence de la démarche artistique, pour accéder aux dimensions cachées de l'existence. Il cherche une connaissance absolue et veut vivre en **harmonie avec la nature**, le cosmos. Un poème, un tableau peuvent en dire plus sur la vérité du monde qu'une longue démonstration mathématique, finalement un peu stérile. Le sentiment devient le meilleur juge pour discerner le vrai du faux, le bien du mal. Contre Descartes et son doute méthodique, le romantique tend l'oreille à ses rêves.

Courants de philosophie politique :

Communisme : Doctrine sociale préconisant la mise en commun de tous les biens et l'absence de propriété privée, visant la libération de l'homme et la fin de l'exploitation (déperissement de l'Etat)

Voir les philosophies de **Platon**, Marx/Engels, Fourier

Socialisme : Chez Marx, le socialisme est l'état intermédiaire de l'Etat (entre le capitalisme et le communisme), étape caractérisée par la dictature du prolétariat. Le socialisme subordonne l'intérêt des individus à l'intérêt commun.

Voir la philosophie de Jean Jacques Rousseau, Proudhon (socialisme libertaire), Babeuf et Marx (communisme)

Libéralisme : le versant économique du libéralisme affirme que l'Etat doit s'effacer au profit du marché, tandis que le versant politique met au coeur de la société le principe de la liberté, L'Etat devant protéger la liberté individuelle.

Voir les philosophies de **Rawls**, Locke, Montesquieu

Libertarianisme : Doctrine des libéraux radicaux qui prône la disparition de l'État en tant que système fondé sur la coercition, au profit d'une coopération libre entre les individus.

Voir la philosophie de Nozick

Contractualisme : Théorie politique selon laquelle les individus doivent sortir de l'état de nature, abandonner leurs droits naturels, pour s'associer dans la liberté et l'égalité (versant démocratique chez Rousseau, Locke ou Kant, versant absolutiste chez Hobbes)

Voir les philosophies de **Rousseau**, **Kant**, Hobbes, **Spinoza**, Locke

Anarchisme : L'anarchisme se caractérise comme le refus de tout pouvoir ou de toute autorité, la seule valeur étant l'individu et ses propres valeurs

Voir les philosophies de Bakounine ou **Nietzsche**

Humanisme : L'humanisme fait de l'homme l'unique source de valeurs

Voir la philosophie de **Sartre**

Féminisme : Le féminisme est un courant philosophique qui vise l'émancipation totale des femmes, tant sur le plan politique que sociétal

Voir la philosophie de **De Beauvoir**

Utilitarisme : Doctrine qui considère l'utile comme ce qui peut apporter l'agréable. La vie humaine doit être fondée sur une arithmétique des plaisirs. Elle définit le bonheur par un « calcul des plaisirs », la vie la plus heureuse étant celle qui contient le maximum de satisfactions et le minimum d'insatisfactions.

Voir la philosophie de Bentham, Stuart Mill ou de More

Annexe 1 : chronologie des principaux philosophes

Nom et prénom	naissance	décès	nationalité	Ecole/mouvement
ANTIQUITÉ				
THALÈS	VII ^e	VI ^e	Grec	École de Milet
PYTHAGORE	fin du VI ^e av. JC		Grec	École pythagoricienne
HÉRACLITE	–540	–486	Grec	
PARMÉNIDE	–540	–450	Grec	Éléates
SOCRATE	–470	–399	Grec	
PLATON	–427	–347	Grec	Académie
ARISTOTE	–384	–322	Grec	Lycée
PYRRHON	–365	–275	Grec	Scepticisme
ÉPICURE	–341	–270	Grec	Epicurisme (Jardin)
ZÉNON DE CITTIVM	–335	–265	Grec	Stoïcisme ancien
LUCRÈCE	–98	–50	Latin	Epicurisme
CICÉRON	–106	–43	Latin	
SÉNÈQUE	4	65	Latin	Stoïcisme impérial
ÉPICTÈTE	50	125	Grec	Stoïcisme impérial
MARC-AURÈLE	121	180	Latin	Stoïcisme impérial

Nom et prénom	naissance	décès	nationalité	Ecole/mouvement
SEXTUS EMPIRICUS	II ^e siècle		Grec	Scepticisme
PLOTIN	205	270	Grec	Néo-platonisme
AUGUSTIN (SAINT)	354	430	Latin	
MOYEN ÂGE				
AVÉRROÈS	1126	1198	Arabe	
ANSELME (SAINT)	1033	1109	Italien	
THOMAS D'AQUIN (SAINT)	1227	1274	Italien	
OCKHAM Guillaume (d')	1290	1349	Anglais	
RENAISSANCE				
MACHIAVEL, Nicolas	1469	1527	Italien	
MONTAIGNE, Michel (de)	1533	1592	Français	
XVII ^E SIÈCLE				
BACON, Francis	1561	1626	Anglais	
HOBBS, Thomas	1588	1679	Anglais	
DESCARTES, René	1596	1650	Français	
PASCAL, Blaise	1623	1662	Français	
SPINOZA, Baruch	1632	1677	Hollandais	
LOCKE, John	1632	1704	Anglais	
MALEBRANCHE, Nicolas	1638	1715	Français	
LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm	1646	1716	Allemand	

Nom et prénom	naissance	décès	nationalité	Ecole/mouvement
XVIII ^E SIÈCLE				
VICO, Jean-Baptiste	1668	1744	Italien	
BERKELEY, George	1685	1753	Anglais	Immatérialisme
MONTESQUIEU, Charles-Louis (de)	1689	1755	Français	
HUME, David	1711	1776	Anglais	Empirisme
ROUSSEAU, Jean- Jacques	1712	1778	Français	
DIDEROT, Denis	1713	1784	Français	
CONDILLAC, Etienne Bonnot (de)	1715	1780	Français	Sensualisme
KANT, Emmanuel	1724	1804	Allemand	Criticisme
XIX ^E SIÈCLE				
HEGEL, Georg Wil- helm Friedrich	1770	1831	Allemand	
SCHOPENHAUER, Arthur	1788	1860	Allemand	Pessimisme
COMTE, Auguste	1798	1857	Français	Positivisme
COURNOT, Augustin	1801	1877	Français	
TOCQUEVILLE, Alexis (de)	1805	1859	Français	
MILL, John Stuart	1806	1873	Anglais	Utilitarisme
KIERKEGAARD, Soe- ren	1813	1855	Danois	
MARX, Karl	1818	1883	Allemand	Marxisme
NIETZSCHE, Frie- driech Wilhelm	1844	1900	Allemand	

Nom et prénom	naissance	décès	nationalité	Ecole/mouvement
XX ^E SIÈCLE				
FREUD, Sigmund	1856	1939	Autrichien	Psychanalyse
DURKHEIM, Émile	1858	1917	Français	
HUSSERL, Edmund	1859	1938	Allemand	Phénoménologie
BERGSON, Henri	1859	1941	Français	
ALAIN (Émile Chartier dit)	1868	1951	Français	
RUSSELL, Bertrand	1872	1970	Anglais	Philosophie analytique
BACHELARD, Gaston	1884	1962	Français	
HEIDEGGER, Martin	1889	1976	Allemand	Phénoménologie
WITTGENSTEIN, Ludwig	1889	1951	Autrichien	Philosophie analytique
POPPER, Karl	1902	1994	Autrichien	
SARTRE, Jean-Paul	1905	1980	Français	Existentialisme
ARENDT, Hannah	1906	1975	Allemande	
MERLEAU-PONTY, Maurice	1908	1961	Français	Phénoménologie
LÉVINAS, Emmanuel	1905	1995	Lituanien	Phénoménologie
FOUCAULT, Michel	1926	1984	Français	